

Dossier de travail

Exemplier & Documents

- 1- NERVAL – « Je sortais d'un théâtre où tous les soirs je paraissais aux avant-scènes en grande tenue de soupirants [...]. La vibration de sa voix [...] me faisait tressaillir [...], elle, belle comme le jour aux feux de la rampe, pâle comme la nuit [...]. En sortant, je passai par la salle de lecture, et machinalement je regardai un journal. C'était, je crois, pour y voir le cours de la Bourse [...]. Je redevais riche ! [...] N'était-ce pas une faute d'impression railleuse ? Mais les autres feuilles parlaient de même [...]. Mon regard parcourait vaguement le journal que je tenais encore, et j'y lus ces deux lignes : « *Fête du Bouquet provincial*. – Demain, les archers de Senlis doivent rendre le bouquet à ceux de Loisy. » [...] C'était en moi [...] un écho lointain des fêtes naïves de la jeunesse. – Le cor et le tambour résonnaient au loin dans les hameaux et dans les bois ; les jeunes filles [...] assortissaient, en chantant, des bouquets ornés de rubans [...]. » [...] Quelle heure était-il ? Je n'avais pas de montre [...]. Je descendis chez le concierge. Son coucou marquait une heure du matin. En quatre heures, me dis-je, je puis arriver au bal de Loisy. » *Sylvie*, Nuit perdue & Résolution.
  - 2- – « Te rappelles-tu que tu m'apprenais à pêcher des écrevisses sous le pont de la Thève [...] ? Et nous ne nous disions pas *vous*... – Et toi, te souviens-tu de ton frère de lait qui t'a un jour retiré de l'eau ! [...]. Je me hâtai de changer la conversation ! Ce souvenir m'avait vivement rappelé l'époque où je venais dans le pays vêtu d'un petit habit à l'anglaise qui faisait rire les paysans. » *Sylvie*, Le grand frisé. [...] – « Tu ne me reconnais donc pas, Parisien ? [...] – Ah ! c'est toi, *grand frisé*, dis-je, le même qui m'a retiré de l'eau ! Sylvie riait aux éclats [...]. Sans compter [...] que tu avais une belle montre en argent, et qu'en revenant [...] tu disais : « La bête est *navée*, ça ne fait plus tic-tac [...]. – Une bête dans une montre ! dit le père Dodu, voilà ce qu'on leur fait croire à Paris, aux enfants ! » *Sylvie*, Le père Dodu.
  - 3- – « J'ai passé par tous les cercles de ces lieux d'épreuves qu'on appelle théâtres. « J'ai mangé du tambour et bu de la cymbale » comme dit la phrase dénuée de sens des initiés d'Éleusis. » *Sylvie*, Aurélie. // « – Vous avez imité Diderot, qui a imité Sterne, qui a imité Swift, qui a imité Rabelais, qui a imité Pétrone, qui a imité l'auteur de l'Odyssée [...]. Ulysse a fini par retrouver Ithaque – Et moi j'ai retrouvé l'abbé de Bucquoy [...] », *Angélique*, Réflexions.
  - 4- PLAN A- Une littératie omniprésente B- Le discrédit de l'écrit C- Les déraisons de la raison graphique D- Oralités & Corp/Oralités E- L'écriture comme quête d'une oralité/auralité perdue
- A- Une littératie omniprésente**
- 5- J.-M. PRIVAT – « On peut définir la littératie (« literacy ») comme l'ensemble des praxis, représentations [& valeurs] liées à l'écrit, depuis les conditions matérielles de sa condition effective (support et outils techniques d'inscription) jusqu'aux objets intellectuels de sa production et aux habiletés cognitives et culturelles de sa réception, sans oublier les agents et institutions de sa conservation et de sa transmission [& de sa valence différentielle par rapport aux oralités primaires ou hybrides]. » « Présentation », J. Goody, *Pouvoirs et savoirs de l'écrit*, coordination de J.-M. Privat, Paris La Dispute, 2007, 10, note 2.
  - 6- NERVAL – « Il est impossible, pour un Parisien, de résister au désir de feuilleter de vieux ouvrages étalés par un bouquiniste. Cette partie de la foire de Francfort me rappelait les quais [...]. J'achetai quelques vieux livres, – ce qui me donnait le droit de parcourir longuement les autres. » *Angélique*, 1<sup>o</sup> Lettre.

- 7- « Le 1<sup>er</sup> octobre je me présentais l'un des premiers à la Bibliothèque nationale. M. Pilon fit faire des recherches, qui, au bout d'une demi-heure, n'amenèrent aucun résultat. » Pourtant, l'institution peut se montrer patiente : « Prenant pitié de mon embarras, on avait feuilleté les catalogues, remué jusqu'à la *réserve*, jusqu'à l'amas indigeste des romans. » *Angélique*, 1<sup>o</sup> Lettre.
- 8- « [...] On s'est trompé dans l'orthographe du nom [...], c'est du Bucquoy, et comme il peut avoir été écrit Dubucquoy, il faut recommencer toutes les recherches à la lettre D [...]. – Du Bucquoy !... C'est ainsi qu'il est porté au catalogue des manuscrits [...]. Je me suis vu bientôt maître de feuilleter un gros in-folio [...] réunissant plusieurs dossiers de rapports de police de l'année 1709. » *Angélique*, 2<sup>o</sup> Lettre.
- 9- « J'avais vainement [...] cherché le livre à Paris. Les bibliothèques publiques ne le possèdent pas. Les libraires spéciaux ne l'avaient point depuis longtemps. Un seul, M. Toulouse [...] m'avait été indiqué comme pouvant le posséder [...]. – Monsieur, je ne l'ai point... Mais, si je l'avais, peut-être ne vous le vendrais-je pas ? [...] Je lui ai répondu que je m'en passerai bien [...]. Vous me direz que j'aurais pu me faire communiquer l'histoire de l'abbé de Bucquoy par quelques-uns de ces bibliophiles qui subsistent encore [...]. À quoi je répondrai qu'un bibliophile sérieux ne communique pas ses livres. Lui-même ne les lit pas, de crainte de les fatiguer. » *Angélique*, 12<sup>o</sup> Lettre.
- 10- J. L. BORGES – « Comme tous les hommes de la Bibliothèque, j'ai voyagé dans ma jeunesse ; j'ai effectué des pèlerinages à la recherche d'un livre et peut-être du catalogue des catalogues [...]. Chacun des murs de chaque hexagone porte cinq étagères comprend trente-deux livres, tous de même format ; chaque livre a quatre cent dix pages ; chaque page, quarante lignes, et chaque ligne, environ quatre-vingt caractères noirs. Il y a des lettres sur le dos de chaque livre ; ces lettres n'indiquent ni ne préfigurent ce que diront les pages, incohérence qui, je le sais [...], ne résout le problème de la nature informe et chaotique de presque tous les livres [...]. » « La bibliothèque de Babel », *Fictions*, Paris, Gallimard / folio, 1974 [1941], 91-101.

## B- Le discrédit de l'écrit

- 11- P. VALÉRY – « [...] Gérard est un écrivain. *Il est donc sensibilisé* [...] à tout ce qui peut prendre valeur de production par les moyens du langage. *L'Homo Scriptor, l'Homme de la plume* [...] spéculait inconsciemment ou non sur le pouvoir des mots et [...] à l'effet sur un lecteur de ce qu'il impose au papier. » *Souvenir de Nerval*, Paris, 25 août 1945, in P. Valéry, *Œuvres*, I, éd. Jean Hytier, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1968, 580-597.
- 12- PLATON – « L'écriture, Phèdre, a, tout comme la peinture, un grave inconvénient. Les œuvres picturales paraissent comme vivantes ; mais si tu les interrogues, elles gardent un vénérable silence. Il en est de même des discours écrits. Tu croirais certes qu'ils parlent comme des personnes sensées ; mais si tu veux leur demander de t'expliquer ce qu'ils disent, ils te répondent toujours la même chose. » *Phèdre*, 274b-275b, éd. Luc Brisson, Paris, GF Flammarion, 2004, 177-178.
- 13- NERVAL – « Le cimetière était ouvert [...]. Deux tombes plates d'abbés, très vieilles, dont il est difficile de déchiffrer les légendes, se voient encore près de la terrasse. Puis, près d'une allée, une pierre simple sur laquelle on trouve inscrit : Ci-gît *Almazor*. Est-ce un fou ? – est-ce un laquais ? – est-ce un chien ? La pierre ne dit rien de plus. » *Angélique*, 11<sup>o</sup> Lettre.
- 14- « Cette lettre ne porta pas bonheur au pauvre jeune homme qui l'avait écrite. En essayant de la glisser à Angélique [de Longueval], il fut surpris par le père – et mourrait à quatre jours de là, tué l'on ne dit pas comment. » *Angélique*, 4<sup>o</sup> Lettre.
- 15- « – Eh bien ! j'aurais le livre à ta *vente*. – À ma vente [après ma mort] ?... mais, je suis plus jeune que toi... – Oui, mais tu as une mauvaise toux [...]. Le bibliophile mourut quelques mois après [...]. » *Angélique*, 12<sup>o</sup> Lettre.

- 16- « Dans la scène du jardin, elle [Aurélie] devint sublime. Pendant le quatrième acte où elle ne paraissait pas, j'allais acheter un bouquet [...]. J'y insérai une lettre fort tendre signée : *Un inconnu*. Je me dis : 'Voilà quelque chose de fixé pour l'avenir [...].' Un matin, je lus dans un journal qu'Aurélie était malade. Je lui écrivis de Salzbourg. La lettre était si empreinte de mysticisme germanique [...] que je ne demandais pas de réponse. Je comptais un peu sur le hasard et sur – *l'inconnu* [...]. Aurélie avait accepté le rôle principal dans le drame que je rapportais d'Allemagne. Je n'oublierai jamais le jour où elle me permit de lui lire la pièce [...]. Dans la conversation qui suivit, je me révélai comme *l'inconnu* des deux lettres. Elle me dit : – Vous êtes bien fou [...]. Les jours suivants, j'écrivis les lettres les plus tendres [...]. J'en recevais d'elle qui étaient pleines de raison. Un instant elle fut touchée [...]. Deux mois plus tard, je reçus une lettre pleine d'effusion. Je courus chez elle [...]. Je lui dis la source de cet amour entrevu dans la nuit [...]. Elle [...] me dit : « Vous ne m'aimez pas ! [...] Vous cherchez un drame, voilà tout [...], je ne vous crois plus. Cette parole fut un éclair [...]. Aurélie joua le soir à Senlis. Je crus m'apercevoir qu'elle avait un faible pour le régisseur [...] : – Celui qui m'aime, le voilà ! » *Sylvie*, Aurélie.
- 17- « Telles sont les chimères qui charment et égarent au matin de la vie. J'ai essayé de les fixer sans beaucoup d'ordre [...]. Il n'est plus, le temps [...] où les cors se répondaient de loin, multipliés par les échos. » *Sylvie*, Dernier feuillet.
- 18- « Nous [avec Sylvie désormais mariée et mère] lisons quelques poésies ou quelques pages de ces livres si courts qu'on ne fait plus guère. » *Sylvie*, Dernier feuillet.

19- DANTE – *L'Enfer*, Chant V, 127-137. « Nous lisons un jour par plaisir / Comment amour saisit Lancelot ; / Nous étions seuls et sans crainte. / Plusieurs fois cette lecture nous fit / Lever les yeux & pâlir nos visages. [...] / Quand nous lûmes que le sourire désiré / Était embrassé par si noble amant, / Celui qui ne sera plus jamais séparé de moi, / Me baisa la bouche, tout tremblant. [...] / Ce jour-là nous ne lûmes plus avant. »

20- J.-M. PRIVAT – « *Paul et Virginie* [1789] ou la fatale irruption de l'écrit », *Pratiques*, 2019, n° 183-184 [En ligne].

### C- Les déraisons de la raison graphique

- 21- Jack GOODY, *La raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*, Paris, Minuit, 1979. Voir aussi Jean-Marie Privat, « Sur *La raison graphique. La domestication de la pensée sauvage* de Jack Goody », *Questions de communication*, 2018/1, 299-323. [En ligne]
- 22- NERVAL – « On n'a jamais voulu admettre dans les livres des vers composés sans souci de la rime, de la prosodie et de la syntaxe ; la langue du berger, du marinier, du charretier qui passe, est bien la nôtre, à quelques élisions près [...]. Pourtant ce langage a ses règles, ou du moins ses habitudes régulières [...]. » *Chansons et légendes du Valois*.
- 23- « [...] je me rappelle avec ravissement les chants et les récits qui ont bercé mon enfance [en Valois]. La maison de mon oncle était toute pleine de voix mélodieuses, et celles des servantes qui nous avaient suivis à Paris chantant tout le jour les ballades joyeuses de leur jeunesse, dont malheureusement je ne puis citer les airs [...]. Aujourd'hui, je ne puis arriver à les compléter, car tout cela est profondément oublié ; le secret en est demeuré dans la tombe des aïeules. » *Chansons et légendes du Valois*.
- 24- « Elle se mit à chanter / *À Dammartin l'y a trois belles filles* [...] / – Ah ! méchante ! m'écriai-je, vous voyez bien que vous en savez encore des vieilles chansons. – Si vous veniez plus souvent ici, j'en retrouverais, dit-elle [...]. » *Sylvie*, Retour.
- 25- D. FABRE – « D'une ethnologie romantique », in Daniel Fabre et J.-M. Privat (éds), *Savoirs romantiques. Une naissance de l'ethnologie*, 2010, P.U. de Nancy, Coll. EthnocritiqueS, 5-75.

- 26- P. BOURDIEU – « La poésie orale et plus généralement [...] la 'littérature orale' placent la recherche devant un paradoxe apparent qui est sans doute produit, pour une grande part, par les catégories de perception à travers lesquelles la pensée européenne, dominée depuis longtemps, jusque dans les formes dites 'populaires', par la ville, l'écriture et l'école, appréhende les productions orales et les sociétés qui les produisent : comment une poésie à la fois orale et savante, comme celle des aèdes kabyles ou d'Homère, est-elle possible ? [...] On ne peut pas concevoir que des poésies orales et populaires puissent être le produit d'une recherche savante, tant dans leur forme que dans leur contenu [...], et leur écoute », « Dialogue sur la poésie orale en Kabylie », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 23, septembre 1978, Sur l'art et la littérature, 51-66. [En ligne]
- 27- NERVAL – « Voici deux charmantes chansons [...] dont la plupart des couplets sont perdus, parce que personne n'a jamais osé les écrire ou les imprimer [...]. Quoi de plus pur d'ailleurs comme langue et comme pensée ; mais l'auteur de cet épithalame ne savait pas écrire, et l'imprimerie nous conserve les gravelures de Collé [...]. » *Chansons et légendes du Valois*.
- 28- « [...] Chantez-moi la chanson de la belle fille enlevée au jardin de son père, sous le rosier blanc. – On ne chante plus cela. – Seriez-vous devenue musicienne ? – Un peu. – Sylvie, Sylvie, je suis sûr que vous chantez des airs d'opéras ! – Pourquoi vous plaindre ? – Parce que j'aimais les vieux airs, et que vous ne saurez plus les chanter. Sylvie modula quelques sons d'un grand air d'opéra moderne... Elle *phrasait* ! » *Sylvie*, Retour.
- 29- J.-J. ROUSSEAU : « L'écriture, qui semble devoir fixer la langue est précisément ce qui l'altère ; elle n'en change pas les mots mais le génie ; elle substitue l'exacritude à l'expression [...]. Il n'est pas possible qu'une langue qu'on écrit garde longtemps la vivacité de celle qui n'est que parlée [...]. En disant tout comme on l'écrirait on ne fait plus que lire en parlant. » « De l'écriture », *Essai sur l'origine des langues*, éd. Starobinski, Paris, Gallimard, [1781] 1990, 79. Dans « De la prosodie moderne », Rousseau écrit encore : « [...] par un progrès naturel, toutes les langues lettrées doivent changer de caractère et perdre de leur force en gagnant de la clarté. », *op. cit.*, 86.
- 30- Sur le point de vue scolastique et les particularités qu'il induit plus généralement dans l'être au monde, voir P. BOURDIEU, « Critique de la raison scolastique. Les trois formes de l'erreur scolastique », dans *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil, Liber, 1997 [Points Essais, 2003].
- 31- F. FURET et J. OZOUF, « La modernité, c'est l'écrit. », *Lire et écrire. L'alphabétisation des Français de Calvin à Jules Ferry*, Paris, Minuit, 1977.
- 32- NERVAL – « Un bibliophile connu avait un ami ; – cet ami était devenu amoureux d'un *Anacréon in-seize*, édition lyonnaise du XVI<sup>e</sup> siècle [...]. » L'ami du bibliophile lui propose un jour – pour compléter sa collection de poètes grecs – d'échanger cette désirable édition d'*Anacréon* contre une édition princeps du *Voyage de Polyphile* et un inestimable *Roman de la Rose* [...] : « Le possesseur du livre n'eût pas défendu sa femme aussi fortement que son in-16 » ! *Angélique*, 12<sup>o</sup> Lettre.
- 33- CERVANTES – « [...] Cette même nuit, la gouvernante brûla et calcina autant de livres qu'il s'en trouvait dans la basse-cour et dans toute la maison [...]. Un des remèdes qu'imaginèrent pour le moment le curé et le barbier contre la maladie de leur ami, ce fut qu'on murât la porte du cabinet des livres, afin qu'il ne les trouvât plus quand il se lèverait [...] et qu'on lui dît qu'un enchanteur les avaient emportés [...]. Deux jours après, Don Quichotte se leva, et la première chose qu'il fit, fut d'aller voir les livres. Mais ne trouvant plus le cabinet où il l'avait laissé, il s'en allait le cherchant à droite et à gauche [...]. Enfin, au bout d'un long espace de temps, il demanda à la gouvernante où se trouvait le cabinet des livres. La gouvernante [...] : « Quel cabinet ou quel rien

du tout cherche votre grâce ? Il n'y a plus de cabinet ni de livres dans cette maison, car le diable lui-même a tout emporté. » *Don Quichotte*, 1605, Première Partie, Chapitre VII.

#### D- Oralités et CorpOralités

- 34- J.-M. PRIVAT – Pour les notions d'oralité/oralités, oralité/auralité, oralité/oralitude et quelques autres points de nos recherches récentes en anthropologie linguistique [culture écrite, littératie, raison graphique, dialogisme], on voudra bien se reporter par exemple au récent numéro de la revue *Pratiques* <https://journals.openedition.org/pratiques/6717>
- 35- NERVAL – [La Bibliothèque nationale] « est un établissement unique au monde [qui] ne devrait pas être un chauffoir, une salle d'asile [...]. Cette quantité de désœuvrés, de bourgeois retirés, d'hommes veufs, de solliciteurs sans places, d'écoliers qui viennent copier leur version, de vieillards maniaques, – comme l'était ce pauvre *Carnaval* qui venait tous les jours avec un habit rouge, bleu clair, ou vert pomme, et un chapeau orné de fleurs, – mérite sans doute considération, mais n'existe-t-il pas d'autres bibliothèques, et même des bibliothèques spéciales à leur ouvrir ?... » *Angélique*, 1<sup>o</sup> Lettre.
- 36- « [...] Des jeunes filles dansaient en rond sur la pelouse chantant de vieux airs transmis par leur mère, et dans un français [...] naturellement pur [...]. La belle [Adrienne] devait chanter pour avoir le droit de rentrer dans la danse. On s'assit autour d'elle, et aussitôt, d'une voix fraîche et pénétrante, légèrement voilée, comme celle des filles de ce pays brumeux, elle chanta une de ses anciennes romances pleines de mélancolie et d'amour [...]. La mélodie se terminait à chaque stance par ces trilles chevrotants que font valoir si bien les voix jeunes, quand elles imitent par un frisson modulé la voix tremblante des aïeules [...]. » *Sylvie*, Adrienne.
- 37- « Sylvie [...], une bien jolie fille, et la plus belle de Loisy ! Je revois sa fenêtre où le pampre s'enlace au rosier, la cage des fauvettes suspendue à sa gauche ; j'entends le bruit de ses fuseaux sonores et sa chanson favorite : *La belle était assise* [...]. » *Sylvie*, Adrienne.
- 38- « À mesure qu'elle [Adrienne] chantait [...], le clair de lune naissant tombait sur elle seule, isolée de notre cercle attentif. – Elle se tut [sic], et personne n'osa rompre le silence [...]. Nous pensions être en paradis. » *Sylvie*, Adrienne.
- 39- « En quittant un chemin pour traverser un petit bois [...], je ne tardai pas à m'engager dans une sente profonde [...]. L'air était tiède et embaumé [...]; je résolus de ne pas aller plus loin et d'attendre le matin, en me couchant sur des touffes de bruyères [...]. Cette nuit m'avait été douce [...]. Le tintement de la cloche du matin était encore dans mon oreille et m'avait sans doute réveillé [...]. Voici le village au bout de la sente qui côtoie la forêt. Je suis monté à sa chambre [...]. Elle [Sylvie] agitait les fuseaux de sa dentelle, qui claquaient avec un doux bruit sur le carreau vert que soutenaient ses genoux [...]. – Si vous n'êtes pas fatigué, nous irons voir ma grand'tante à Othys [...]. Nous partîmes en suivant les bords de la Thève [...]. Les merles sifflaient dans les arbres et les mésanges s'échappaient joyeusement des buissons frôlés par notre marche [...]. La Thève bruissait de nouveau parmi les grès et les cailloux [...]. La tante de Sylvie habitait une petite chaumière [...]. Elle retrouva [...] dans sa mémoire les chants alternés, d'usage alors, qui se répondaient d'un bout à l'autre de la table nuptiale, et le naïf épithalame qui accompagnait les mariés rentrant après la danse. » *Sylvie*, Le village.
- 40- « Ici ce sont les compagnons qui passent avec leurs longs bâtons dorés ; là des mariniers qui descendent un fleuve ; des buveurs d'autrefois [...]; des lavandières, des faneuses, qui jettent au vent quelques lambeaux des chants de leurs aïeules. *Sylvie*, final.
- 41- « Nous nous sommes engagés dans un sentier qui doit être fort beau quand les arbres sont verts. Nous chantions encore, pour aider la marche [...] quelques chansons du pays. La route se prolongeait *comme le diable* [...]. Au sortir de la forêt [...]. » *Angélique*, 11<sup>o</sup> Lettre.

- 42- « Il n'y a plus de place pour le temps mythique qu'en nous-même », Claude LÉVI-STRAUSS, « L'efficacité symbolique », *Revue de l'histoire des religions*, 1949/1, 5-27 [rééd., *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1958, 257-266]. Cf. aussi Michel LEIRIS, « Chacun créera son propre Rite, – pour la découverte de soi-même. L'œuvre d'art n'a d'autre but que l'évocation magique des démons intérieurs. » *L'homme sans honneur. Notes pour Le sacré dans la vie quotidienne*, éd. J. Jamin, Paris, Jean-Michel Place, 1994, 50.
- 43- NERVAL – « Les petites filles se levèrent de l'escalier et dansèrent une danse singulière qui m'a rappelé celle des filles grecques dans les îles. Elles se mettent toutes – comme on dit chez nous – à la queue leu leu [...]. Cela forme un serpent qui se meut d'abord en spirale et ensuite en cercle, et qui se resserre de plus en plus autour de l'auditeur, obligé d'écouter le chant, et quand la ronde se resserre, d'embrasser les pauvres enfants, qui font cette gracieuseté à l'étranger qui passe. Je n'étais pas un étranger, mais j'étais ému jusqu'aux larmes en reconnaissant, dans ces petites voix, des intonations, des roulades, des finesses d'accent, autrefois entendues, – et qui des mères aux filles se conservent les mêmes... » *Angélique*, Les jeunes filles.
- 44- « La musique, dans cette contrée, n'a pas été gâtée par l'imitation des opéras parisiens, des romances de salon ou des mélodies exécutées par des orgues. » *Angélique*, Les jeunes filles.
- 45- W. BENJAMIN – *L'aura et la trace*
- « À la plus parfaite reproduction il manquera toujours une chose : le *hic et nunc* de l'œuvre d'art – l'unicité de son existence au lieu où elle se trouve [...]. Le *hic et nunc* de l'original constitue ce qu'on appelle son unicité [...]. À l'époque de la reproductibilité technique, ce qui dépérit dans l'œuvre d'art, c'est son aura [...]. » *L'Œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*, *Œuvres III*, Paris, Gallimard, [1935], 2000, 278-280.
  - « La trace est l'apparition d'une proximité, quelque lointain que puisse être ce qui l'a laissé. L'aura est l'apparition d'un lointain, quelque proche que puisse être ce qui l'évoque. Avec la trace, nous nous emparons de la chose, avec l'aura, c'est elle qui se rend maîtresse de nous. » « Trace et aura », *Passages. Paris, capitale du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Cerf, 2009, 464.
  - « Qu'est-ce à vrai dire que l'aura ? Une trame singulière d'espace et de temps : l'unique apparition d'un lointain, si proche soit-il. Parcourir du regard, un calme après-midi d'été, une chaîne de montagnes à l'horizon ou une branche qui projette son ombre sur celui qui contemple, jusqu'à ce que l'instant où l'heure prenne part à leur apparition – cela veut dire respirer l'aura de ces montagnes et de cette branche. » *Petite histoire de la photographie*, Paris Allia, 2012 [1931], 40.
  - « On sait que les plus anciennes œuvres d'art naquirent au service d'un rituel, magique d'abord, puis religieux. Or, [...], ce mode d'existence de l'œuvre d'art, lié à l'aura, ne se dissocie absolument jamais de sa fonction rituelle. » *Œuvres III*, op. cit.

#### E- L'écriture comme quête d'une oralité/auralité perdue

- 46- NERVAL – « Les oiseaux se taisaient, et j'entendais seulement le bruit que fait le pivert en frappant les arbres pour y creuser son nid. Un instant, je risquai de me perdre, car les poteaux [...] n'offrent plus, par endroits, que des caractères effacés [...]. Enfin [...], j'arrivai au rond-point de la danse [...]. Où sont les buissons de roses qui entouraient la colline ? [...] – Quant aux lauriers, les as-t-on coupés, comme le dit la chanson des jeunes filles qui ne veulent plus aller au bois ? » *Sylvie*, Ermenonville.
- 47- G. SAND – « Je me souviens qu'une autre fois, comme nous dansions une ronde cette [...] enfant chanta : *Nous n'irons plus au bois / Les lauriers sont coupés*. Je n'avais jamais été dans les bois, que je sache. Et peut-être n'avais-je jamais vu de lauriers. Mais apparemment je savais ce que c'était, car ces deux petits vers firent beaucoup rêver. Je me retirai de la danse pour y penser, et je tombai dans une grande mélancolie [...]. J'aurais volontiers pleuré, tant je me sentais triste et privée de ce charmant bois de lauriers où je n'étais entré en rêve que pour en être aussitôt

dépossédée. » *Histoire de ma vie*, II<sup>o</sup> partie, chapitre IX, éd. Lubin, G. Sand, *Œuvres autobiographiques*, I, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1970, 537.

- 48- NERVAL « – Allons, chante toute seule. Et la petite se met à chanter avec une voix faible, mais bien timbrée : ‘Les canards dans la rivière’... etc. Encore un air avec lequel j’ai été bercé. Les souvenirs d’enfance se ravivent quand on a atteint la moitié de la vie. – C’est comme un manuscrit palimpseste [sic]. » *Angélique*, Les jeunes filles.
- 49- « La langue des paysans [...] est du plus pur français, à peine modifié par une prononciation où les désinences des mots montent au ciel à la manière du chant de l’alouette... Chez les enfants cela forme comme un ramage. » *Angélique*, 4<sup>o</sup> Lettre.
- 50- « [...] Nous nous sommes engagés dans un sentier qui doit être fort beau quand les arbres sont verts. Nous chantions [...] quelques chansons du pays. La route se prolongeait *comme le diable* [...]. Enfin, nous sommes arrivés à Ver. C’est un gros bourg. L’hôtesse était aimable et sa fille fort avenante [...], une figure régulière et douce, et ce *parler* si charmant des pays de brouillards, qui donne aux plus jeunes filles des intonations de *contralto*, par moments ! *Angélique*, 11<sup>o</sup> Lettre.
- 51- « Sa voix [Adrienne] avait gagné en force et en étendue, et les fioritures infinies du chant italien brodaient de leurs gazouillements d’oiseaux les phrases sévères d’un récitatif pompeux. » *Sylvie*, Châalis.
- 52- « En un instant je me transformai en marié de l’autre siècle [...]. La tante retrouva [...] dans sa mémoire les chants alternés, d’usage alors, qui se répondaient d’un bout à l’autre de la chambre nuptiale [...]. Nous répétions ces strophes si simplement alternées [...] ; – nous étions l’époux et l’épouse pour tout un beau matin d’été. » *Sylvie*, Othys.
- 53- « Nous sommes partis de Senlis, à pied, à travers les bois, aspirant avec bonheur la brume d’automne [...]. – Des étangs brillaient çà et là à travers les feuilles rouges relevées par la verdure sombre des pins. Sylvain me chanta ce vieil air du pays : [...] Nous voici près du village / À la première maison / Nous nous rafraîchirons ! » *Angélique*, Les promenades.
- 54- « [...] fatigué des querelles vaines et des stériles agitations de Paris, je me repose en revoyant ces campagnes si vertes et si fécondes ; – je reprends des forces sur cette terre maternelle. » *Angélique*, 5<sup>o</sup> Lettre.
- 55- Paul ZUMTHOR – Il y a – au plus large des temps historiques – trois types d’oralité qui correspondent à trois situations de culture : « L’un *primaire* et immédiat, ne comporte aucun contact avec l’écriture. On ne peut douter que tel ait été le cas de larges secteurs du monde paysan médiéval dont la vieille culture traditionnelle dut comporter une poésie d’oralité primaire [...]. Les deux autres types d’oralité coexistent [...] avec l’écriture : oralité *mixte* quand l’influence de l’écrit y demeure externe, partielle et retardée [...] ; oralité *seconde* quand elle se recompose à partir de l’écriture au sein d’un milieu où celle-ci tend à exténuer les valeurs de la voix dans l’usage et dans l’imaginaire. » *La poésie et la voix dans la civilisation médiévale*, Essais et Conférences – Collège de France, Paris, PUF, 1984, 38. Voir aussi « La performance », in P. Zumthor, « Oralité », *Intermédialités / Intermediality*, 2008, 12, [En ligne], 182-189. ZUMTHOR ajoute [1984] : « En inversant le point de vue, on dirait que l’oralité mixte procède de l’existence d’une culture “écrite” (au sens de “possédant une écriture”) ; l’oralité secondaire d’une culture “lettrée” (où toute expression est marquée plus ou moins par la présence de l’écrit). »
- 56- R. BARTHES – « Ce qui se perd dans la transcription, c’est tout simplement le corps [...]. Le corps, quoique toujours présent (pas de langage sans corps), cesse de coïncider avec la personne [...] », « De la parole à l’écriture – La trappe de la scription », in *Le grain de la voix*, Paris, Seuil, 1981 [1974], 5-9.
- 57- Dans ses essais de poétique historique des énoncés concrets et des langages littéraires, Bakhtine observe que les *genres premiers* [dialogues oraux, langue des salons, langage familial et quotidien ou

vernaculaire, comptines, cris de la rue, berceuses, chants, etc.] appartiennent prioritairement – y compris dans l’histoire de l’accès de chacun à la langue et à ses usages – à la sphère des oralités. En devenant composantes des genres seconds [théâtre, roman, sonnet, etc.], ils s’y transforment et se dotent d’une caractéristique particulière : *ils perdent leur rapport immédiat au réel existant et au réel des énoncés d’autrui* [nous soulignons]. » Mikhaïl BAKHTINE, « Les genres du discours ». *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard, [1952-1953] 1984, 263-308 [p. 267 pour la citation soulignée]. L’oralité tendancielle des genres justement dits *premiers* entre ainsi en dialogue avec la scripturalité – formelle ou compositionnelle – des genres dits *seconds*. Ces genres seconds sont en quelque façon une chambre d’échos où se *dialogisent* des univers langagiers hétérogènes. Un espace de *résonance dialogique* en somme (*id.*, 308) où la littérature s’efforce de conquérir ou de reconquérir par ses propres moyens sémiotiques et artistiques *un rapport immédiat au réel existant et au réel des énoncés d’autrui*. Voir J.-M. PRIVAT et Marie SCARPA, « Dialogisme (Bakhtine) », *Pratiques* [En ligne], 183-184 | 2019.

- 58- J.-M. PRIVAT – « D’un point de vue anthropologique (et non uniquement sémio-linguistique formel) on peut parler de *l’oralité comme culture* (cultures exotiques, premières, enfantines) ; de *l’oralité comme rite* (la minute de silence, le témoin au tribunal ou à la mairie, le patient en analyse, la prière collective au temple, etc.) ; de *l’oralité comme mode anthropologique de communication* (s’adresser aux morts ou à Dieu, parler aux animaux, aux objets, à soi-même) ; de *l’oralité comme genre de discours* (comptine, berceuse, sermon, chanson, arts de la parole, etc.) ; de *l’oralité comme pratique discursive ordinaire* (oralité spontanée, régulée ou formalisée). » « Présentation », in J. Goody, *Mythe, rite & oralité*, coordination de J.-M. Privat, Nancy, PUN, Coll. EthnocritiqueS, 2014, p. x, note 21.
- 59- NERVAL « Il [Sylvain] a des idées sur tout. – Il est capable de composer [sic] une montre... ou une boussole. – Ce qui le gêne dans la montre, c’est la *chaîne*, qui ne peut se prolonger assez... Ce qui le gêne dans la boussole, c’est que cela fait seulement reconnaître que l’aimant polaire du globe attire forcément les aiguilles [...] –, et sur les moyens de s’en servir les documents sont *imparfaits*. » *Angélique*, 11<sup>o</sup> Lettre. [Cette boussole le désoriente même, pour autant que dans son univers familial Sylvain se repère par corps. Sur le *corps géomètre* et/ou le corps comme *opérateur pratique*, voir P. BOURDIEU, *Le sens pratique*, Paris, Minuit, 1980, 120 et suiv.].
- 60- – « [...] J’ai été bercé avec cette chanson », *Angélique*, Interruption ; « Encore un air avec lequel j’ai été bercé. Les souvenirs d’enfance se ravivent [...] », *Angélique*, Les jeunes filles ; « [...] je me rappelle avec ravissement les chants et les récits qui ont bercé mon enfance [en Valois] », *Chansons et légendes...* « Je [Gérard] n’ai jamais vu ma mère, ses portraits ont été perdus ou volés ; je sais seulement qu’elle ressemblait à une gravure du temps [...]. La fièvre dont elle est morte m’a saisi trois fois à des époques qui forment dans ma vie des divisions régulières périodiques. Toujours, à ces époques, je me suis senti l’esprit frappé des images de deuil et de désolation qui ont entouré mon berceau [...]. Livré souvent aux soins des domestiques et des paysans, j’avais nourri mon esprit de croyances bizarres, de légendes et de vieilles chansons. Il y avait là de quoi faire un poète, et je ne suis qu’un rêveur en prose. » « Juvenilia », *Promenades et Souvenirs*, 1855.
- 61- Sur la berceuse comme genre oral dont l’inscription tardive dans l’écrit a profondément modifié et la mémoire orale de la tradition et la performance même de la transmission, voir Marie-Christine VINSON, « La berceuse, une oralité perdue ? », *Pratiques* [En ligne], 183-184 | 2019. Voir aussi « Oralités enfantines et littératures », dans les *Cahiers de littérature orale*, sous la direction de Sophie MÉNARD, 2021 / 88, Paris, Inalco [En ligne]. Sur les continuités culturelles d’une part et d’autre part sur les liens ombilicaux de la voix – qui déborde donc la parole – avec le cri natal et les origines somatiques et imaginaires de l’être, voir les esquisses suggestives de P. ZUMTHOR, « Oralité et vocalité », *Oralité, op. cit.*, 169-175.

Jean-Marie Privat, webséminaire d’ethnocritique / 25 novembre 2022